



Ciné-Sud Promotion présente

D'UNE PIERRE DEUX COUPS

Un film de Fejria Deliba

SORTIE NATIONALE LE 13 AVRIL 2016

2015 – France – 1h25 – 1.85 – 5.1

Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.hautetcourt.com

CONTACTS

PRESSE

Rendez-Vous

Viviana Andriani

Tél. : 01 42 66 36 35

06 80 16 81 39

viviana@rv-press.com

PROGRAMMATION

Martin Bidou et Christelle Oscar

Tél. : 01 55 31 27 63/24

martin.bidou@hautetcourt.com

christelle.oscar@hautetcourt.com

PARTENARIATS MÉDIA ET HORS MÉDIA

Marion Tharaud et Pierre Landais

Tél. : 01 55 31 27 32/52

marion.tharaud@hautetcourt.com

pierre.landais@hautetcourt.com

DISTRIBUTION

Haut et Court

Laurence Petit

Tél. : 01 55 31 27 27

distribution@hautetcourt.com

www.hautetcourt.com

SYNOPSIS

Zayane a 75 ans, elle n'a jamais dépassé les frontières de sa cité. Un jour elle reçoit une lettre lui annonçant le décès d'un homme qu'elle a connu, autrefois, en Algérie. Le temps d'une journée, elle part récupérer une boîte que le défunt lui a léguée. Pendant son absence, ses onze enfants se réunissent dans son appartement et découvrent un pan de la vie de leur mère jusque-là ignoré de tous...



Entretien avec Fejria Deliba, par Emilie Giaime.

La figure de la mère, le motif de la famille nombreuse, ses liens et ses nœuds, ou les intérieurs, et plus précisément l'espace de la cuisine, sont au cœur de votre film *D'une pierre deux coups*.

Aujourd'hui encore, pour beaucoup de familles, la cuisine est le lieu de la mère. C'est l'endroit qui nourrit, qui fabrique, qui console. C'est aussi là où on communique, où des choses se disent l'air de rien, tout en faisant autre chose. Ce qui m'intéresse, ce sont les lieux où se joue l'intime, et la cuisine symbolise parfaitement cette intimité partagée, ce que l'on a en commun. Déjà dans mon court-métrage *Le petit chat est mort*, sorti en 1991, je faisais entrer Molière dans la cuisine d'une HLM! C'était l'histoire d'une lycéenne qui demande à sa mère, une femme algérienne qui parle mal le français de l'aider à apprendre un extrait de *L'Ecole des femmes*. C'est pour la fille une façon de communiquer, et la mère le sait bien. Mais du fait qu'elle sache pas tout juste déchiffrer, elle va prendre le texte au pied de la lettre, ce qui provoque quelques malentendus... J'avais envie d'entendre les vers de Molière dans la bouche de cette femme, avec son accent, dans sa cuisine, en train de préparer le repas tout en ayant un œil et une oreille sur tout, son fils qui fait ses devoirs dans la pièce à côté, sa plus jeune fille... Ce court-métrage, ce serait le temps de l'enfance. Dans *D'une pierre deux coups* les enfants ont grandi, ils sont devenus adultes. Et la famille s'est agrandie autour d'un autre personnage de mère, Zayane Millia, une femme de soixante-quinze ans elle aussi algérienne. Elle a onze enfants et tous la représentent et la racontent à leur manière, de façon impressionniste. Je viens moi-même d'une famille nombreuse, dans laquelle nous sommes neuf frères et sœurs. Pour autant je n'ai pas voulu faire un film réaliste ou social, mais un film romanesque avec un goût prononcé pour le comique de situation. Et pour jouer l'une des filles de Zayane, j'ai choisi Linda Chaïb, la gamine du court-métrage qui entre-temps est devenue une femme, et qui fait le lien entre les deux récits, les deux périodes.

Vous avez un long parcours de comédienne, au théâtre comme au cinéma. D'où vient l'envie de réaliser *D'une pierre deux coups* et quelle est sa part autobiographique?

Il faut là encore remonter au *Petit chat est mort*, dont l'idée m'est venue d'un détail. A cette époque j'étais élève à l'école de théâtre de Chaillot, que dirigeait

et où enseignait Antoine Vitez. Et un jour, j'ai eu un rêve... J'ai imaginé que ma mère, qui est analphabète, me donnait la réplique sur un texte de théâtre français classique que j'étais en train de travailler. Le court-métrage est donc parti d'un rêve et le long-métrage aussi. Dans ***D'une pierre deux coups***, les aspects autobiographiques concernent une mère analphabète vivant dans une cité, et des frères et sœurs nombreux qu'il est rare de réunir au même moment, au même endroit. Ça, c'est la trame. Le reste est fiction, et ancrage dans une réalité sociale et politique, ici et maintenant. J'espère proposer une réflexion et un regard différents sur « la banlieue », montrée de l'intérieur et sous l'angle de l'intime. Car toutes ces « mères » ne sont pas forcément des victimes, des femmes soumises et qui souffrent! Ce sont des mères comme les autres. Et elles ont été jeunes, et elles ont eu des vies de femmes parallèlement à leurs vies de mères. Et ça, on n'en parle pas ! Or c'est ce qui m'intéresse : montrer qu'avant d'être une mère, on est une femme – et ce, bien sûr, quel que soit le milieu social.

Comment se sont passés le casting et la direction des nombreux acteurs de la fratrie, qui forment la partie chorale du film?

Tous les comédiens de la fratrie sont des proches, des amis ou des gens avec qui j'avais déjà travaillé en tant qu'actrice, à l'exception de Slimane Dazi (Jadil, le frère aîné) et de Myriam Bella (Leyla, la plus jeune sœur). Myriam, je l'avais rencontrée à une soirée sans l'avoir jamais vue jouer, mais elle m'était restée en tête. Quand j'ai pensé à ce personnage, c'est son regard, son visage, qui me sont apparus. Je ne lui ai pas fait faire d'essai. Pour moi, Leyla, c'était elle et j'ai vite su que mon instinct était juste. Pour les autres non plus il n'y a pas eu de casting proprement dit. Je les connaissais bien puisque nous nous étions donné la réplique – n'est-ce pas la meilleure façon d'apprécier les qualités d'un acteur? Et avec Adélaïde Leroux (Marilyne-Djamilia), on s'est rencontrées en tant que membres de jury pour un festival. Notre lien s'est maintenu et elle a accepté sans hésiter de m'offrir sa présence dans le film. Idem pour Bernard Blancan et Jean-Louis Coulloc'h qui m'ont accompagnée dans un élan, avec l'envie d'être là tout simplement. Certains, comme Zinedine Soualem, Samir Guesmi ou Slimane Dazi, ont accepté de me rejoindre avant même d'avoir lu le scénario. Le film s'est fabriqué grâce à des liens privilégiés, des choix d'amitié, de complicité. Pour tous ces personnages, j'écrivais le scénario avec la voix des comédiens dans l'oreille mais je n'avais encore personne en tête pour Zayane, le rôle principal.

Comment le choix s'est-il porté sur Milouda Chaqiq pour interpréter cette femme qui, apprenant une nouvelle qui la bouleverse, se lance dans un voyage improvisé sur les traces de son passé ?

Milouda Chaqiq n'était pas comédienne. Je savais qu'elle faisait du slam, je l'avais entendue à l'époque où elle n'avait pas encore été lancée par Grand Corps Malade sous le nom de Tata Milouda. Peu après avoir mis le mot « fin » sur une des dernières versions du scénario, je suis tombée sur son interview par Pascale Clark sur France Inter. J'ai d'abord écouté ce qu'elle disait puis j'ai coupé le son et je l'ai observée, simplement. Ses regards, ses expressions de joie ou d'inquiétude, ses silences, ce qui se dégageait d'elle derrière ses sourires. Et j'ai commencé à l'imaginer dans mon film, je voyais dans son visage quelque chose qui me touchait. Je sentais une grande fragilité sous son apparence de femme forte. Alors je me suis dit : voilà, c'est elle. J'avais trouvé mon héroïne !

Je suis allée la voir chez elle à Epinay avec mon court-métrage, mais je ne lui ai pas donné le scénario car je ne savais pas jusqu'à quel point elle savait lire. Milouda Chaqiq a quitté le Maroc pour venir en France, seule, à cinquante-cinq ans, et a appris à lire en suivant les cours d'alphabétisation... Ce n'est pas rien ! J'avais un immense respect pour cette dame, pour son tempérament. J'ai souhaité m'entourer de la comédienne Nathalie Richard, que j'avais rencontrée sur le tournage de *La Bande des quatre* de Jacques Rivette en 1988, pour m'accompagner et coacher Milouda. Nous lui avons fait découvrir l'histoire du film grâce à l'enregistrement d'une lecture du scénario au Festival d'Angers, où j'avais reçu le prix du public. On a travaillé comme ça toutes les trois pendant quatre mois, en avançant pas à pas dans le scénario comme s'il s'agissait d'une partition. Puis Nathalie a poursuivi seule avec elle, et est restée présente à chacune de ses interventions sur le tournage. Dans le film, tout ce que disent Milouda et les autres comédiens est écrit, il n'y a aucune improvisation. De nombreux films aujourd'hui se font autour d'un travail d'improvisation mais, pour moi qui viens du théâtre, il y a une exigence du texte, un respect pour le côté artisanal de ce métier. Parfois Milouda retrouvait ses réflexes de *one woman show*, avec un désir de faire rire qui n'était pas du tout ce que je cherchais. Il y a eu un gros travail de part et d'autre pour arriver à quelque chose de simple, de juste, sur ce qui compte finalement le plus pour moi dans la mise en scène : la mise au travail des acteurs. Et ça a marché.

Zayane a la fragilité de son âge, à laquelle s'ajoute une vulnérabilité sociale : pour elle, qui est analphabète et n'a jamais quitté sa cité, ce court voyage va prendre des allures d'épopée. Mais c'est aussi une femme qui se défend avec ses armes, une dignité inflexible et une bonne dose d'humour...

Mais oui, c'est quelqu'un qui fait avec ce qu'elle a car, comme elle dit, « il faut faire pour ne pas regretter » ! Alors elle se débrouille, elle fait avec ce qu'elle a... Et elle demande de l'aide, elle offre des bonbons, des pâtisseries contre des services. Il y a beaucoup de fragilité en elle, mais aussi de la force car mon film raconte ce que c'est que de vivre en France, aujourd'hui, quand on est analphabète. Mais ni elle ni sa famille ne sont dans la plainte. C'est un personnage qui a une capacité d'action, qui ne se laisse pas faire – parce que c'est comme ça que ça se passe dans la vie, pour ces femmes-là. Elle a élevé ses enfants, elle a fait ce qu'elle avait à faire, ça été sa bataille. Mais elle a aimé à distance un autre homme que le père de ses enfants et elle a réussi à vivre son histoire d'amour secrète. Sans savoir lire ni écrire, elle a trouvé des solutions pour avoir, à sa manière, une relation épistolaire. C'est ce que ses enfants, qui se réunissent chez elle en son absence, vont peu à peu découvrir au cours de cette journée très particulière que retrace ce film.

La force de cette femme c'est ça, faire avec ce qu'elle a, mais faire quand même et c'est cela qu'elle transmet à ses enfants en plus de son amour.

Le titre, en forme de dicton populaire, évoque le double rythme du récit, l'échappée de la mère et l'attente en huis clos des enfants. De façon métaphorique il suggère aussi les échos entre l'histoire singulière de Zayane et l'histoire collective, faite d'amour et de conflit, entre la France et l'Algérie.

Une fois, pendant le tournage à Orléans, quelqu'un m'a demandé pourquoi mon film s'appelait ainsi. J'ai répondu par une boutade : « ça s'appelle *D'une pierre deux coups* parce que c'est un film qu'il faut voir deux fois ! » Je le pense. C'est ce que je voulais dès l'écriture, que ce soit un scénario à deux lectures, avec des choses à décrypter. Il y a aussi quelques clin d'œil, au *road-movie* avec *Thelma et Louise* de Ridley Scott, ou encore à *Sur la route de Madison* de Clint Eastwood, dans le procédé du montage et les réactions des enfants quand ils découvrent la part cachée de leur mère. Il y a ce que l'on voit d'emblée, et ce qui est derrière... Et, en effet, les silences des secrets de famille comme les silences dans les rapports de l'Algérie et de la France. L'annonce de la mort de Monsieur Chevalier, un Français pour qui Zayane a travaillé en Algérie avant la décolonisation, déclenche son départ. Elle se replonge dans son passé, elle

cherche des réponses et pour cela elle va retrouver la veuve de cet homme. Mais mon film ne fait qu'évoquer l'histoire entre ces deux pays en filigrane, par le prisme des rapports de ces deux femmes.

Si Zayane fait « d'une pierre deux coups », c'est aussi parce qu'en allant régler cette affaire elle permet, par sa disparition, que tous ses enfants, inquiets, se réunissent – ce qui dans les fratries nombreuses n'arrive jamais, ou presque. Une famille nombreuse, c'est une microsociété avec une base commune et des évolutions, des trajectoires différentes. Les enfants de Zayane ne se ressemblent pas, il y a entre eux des contradictions, des tensions : comme le dit Leyla, la plus jeune sœur, ils se « balafrent »... Mais ils s'aiment aussi en sourdine. L'absence de leur mère va bouleverser leurs liens et leurs certitudes. Ils vont finir par se retrouver autour de son amour immense, c'est ce qui transparait dans la dernière image. Au fond, ***D'une pierre deux coups*** est tout simplement un film sur l'amour. C'est une histoire d'amour dans tous les sens. Parce que qu'est-ce qui fait qu'on tient ? Ça a l'air naïf mais aimer et être aimé, c'est la base pour pouvoir vivre. Et Zayane a tenu pour ça. Il y a eu *La Haine*, le beau film que Mathieu Kassovitz a fait sur la banlieue il y a vingt ans. Aujourd'hui, il y a urgence à dire qu'il y a aussi de l'amour.

La musique, composée par l'Orchestre National de Barbès, joue elle aussi un rôle important dans votre film.

Oui... J'ai travaillé avec Luis Saldanha musicien et manager du groupe et Youssef Boukella, bassiste, compositeur et fondateur de l'Orchestre National de Barbès (ONB), qui sont des amis. Ils ont lu le scénario et ont commencé à composer avant même le début du tournage, à partir du texte et ce qu'il leur inspirait. Nous avons beaucoup échangé avec Luis sur l'esprit, la ligne que je souhaitais donner à la musique. J'écoutais les maquettes et, très vite, alors que le film n'existait pas encore, une composition a émergé. Quand le film a été tourné ils sont venus au montage et ils ont composé en studio, directement sur les images. J'allais les voir et je découvrais tous ces instruments à cordes et à vent, diverses guitares, violons, basse, mandole, et d'autres encore dont je ne saurais pas même vous donner les noms ! Et puis un thème s'est imposé, celui de Zayane, l'héroïne. Cette trame, aux mandole et cordes, Luis et Youssef l'ont déclinée en y mêlant leur émotion et leur sensualité. Pour nous trois, ***D'une pierre deux coups*** est un premier film : eux comme compositeurs de bande originale, et moi en tant que réalisatrice

Biographie de Fejria Deliba

Fejria Deliba fut l'une de la « Bande des quatre » de Jacques Rivette ou Zouina dans « Inch'allah dimanche » de Yamina Benguigui, remportant de nombreux prix d'interprétation.

Elle a débuté sur les planches avec Antoine Vitez.

Elle est « L'Aziza » dans le clip de Balavoine, ou la femme qui s'émancipe du poids des traditions pour R. Krim.

À la TV et au cinéma chez Jean-Claude Brisseau, Olivier Assayas, Solveig Anspach, Mehdi Charef, Cédric Kahn, Olivier Ducastel et Jacques Martineau...

Au côté de Leïla Bekhti elle tourne pour Nora Hamdi ou Géraldine Nakache et Hervé Mimran dans « Tout ce qui brille »...

Elle réalise son premier court métrage, « Le Petit chat est mort » (1991) a été récompensé de nombreuses fois.

D'une Pierre deux coups est son premier long métrage, dont le scénario a reçu le prix du public au Festival Premiers Plans d'Angers 2014.

LISTE ARTISTIQUE

Zayane Millia

Amel Brehli

Christiane Chevalier

Lyess

Hedi

Louna

Leyla

Jadil

Sofiane

Marcel

Nadia

Taos

Marilyne

Mehdi

Mme Hurtin

Le policier

Le guichetier

MILOUDA CHAQIQ

BRIGITTE ROÜAN

CLAIRE WAUTHION

ZINEDINE SOUALEM

SAMIR GUESMI

LINDA PREVOT CHAÏB

MYRIAM BELLA

SLIMANE DAZI

FARID BOUZENAD

SOUFIANE GUERRAB

FARIDA OUCHANI

TAÏDIR OUAZINE

ADELAÏDE LEROUX

AZUR PREVOT

CHANTAL TRICHET

BERNARD BLANCAN

JEAN-LOUIS COULLOUÇ'H

LISTE TECHNIQUE

Réalisatrice	Fejria Deliba
Production	Ciné-Sud Promotion
Coproduction	Transpalux
Scénario et dialogues	Fejria Deliba
Directrice de la photographie	Hélène Louvart
Chef opérateur du son	Régis Muller
Monteur son	Mourad Louanchi
Mixeur	Jean-Guy Véran
Chef décoratrice	Sylvie Deldon
Chef costumière	Malika Khelfa
Chef Maquilleuse	Bénédicte Trouvé
Montage	Katharina Wartena, Marie Vermillard et Lilian Corbeille
Musique	Youssef Boukella et Luis Saldanha accompagnés par l'ONB (Orchestre National de Barbès)
1 ^{ère} assistante réalisatrice	Marion Lallier
Scripte et conseillère à la réalisation	Marie Vermillard
Casting / Direction d'acteurs	Fejria Deliba
Coach de Milouda Chaqiq	Nathalie Richard
Régisseur général	Xavier Champagnac
Directeur de production	Sylvain Blache
Coproducteur	Didier Diaz
Producteur délégué	Thierry Lenouvel

2015 – France – 1h25 – 1.85 – 5.1

avec MILOUDA CHAQIQ, BRIGITTE ROÛAN, CLAIRE WAUTHION, ZINEDINE SOUALEM, SAMIR GUESMI, LINDA PRÉVOT CHAÏB, MYRIAM BELLA, SLIMANE DAZI, FARID BOUZENAD, SOUFIANE GUERRAB, FARIDA OUCHANI, TAÏDIR OUAZINE, ADÉLAÏDE LEROUX, AZUR PRÉVOT, CHANTAL TRICHET, avec la participation amicale de BERNARD BLANCAN et JEAN-LOUIS COULLOC'H production CINÉ-SUD PROMOTION en coproduction avec TRANSPALUX avec la participation du Centre National du Cinéma et de l'image animée et le soutien du Fonds Images de la diversité, avec le soutien de Ciclic-Région Centre-Val de Loire en partenariat avec le CNC et de la Fondation Gan pour le cinéma, avec la participation de Haut et Court Distribution

Scénario et dialogues FEJRIA DELIBA, image HÉLÈNE LOUVARD-AFC, son RÉGIS MULLER montage son MOURAD LOUANCHI mixage JEAN-GUY VÉLAN, décors SYLVIE DELDON costumes MALIKA KHELFA, maquillage BÉNÉDICTE TROUVÉ, montage KATHARINA WARTENA, MARIE VERMILLARD et LILIAN CORBEILLE musique YOUSSEF BOUKELLA et LUIS SALDANHA accompagnés par l'ONB (Orchestre National de Barbès), assistante réalisatrice MARION LALLIER scripte & conseillère à la réalisation MARIE VERMILLARD, casting FEJRIA DELIBA, direction d'acteurs FEJRIA DELIBA assistée de NATHALIE RICHARD, régie générale XAVIER CHAMPAGNAC, direction de production SYLVAIN BLACHE, coproducteur DIDIER DIAZ, producteur délégué THIERRY LENOUEVEL, réalisé par FEJRIA DELIBA.